PQ
2383
P95
R4

U07
1575

UNE RÉVOLUTION
D'AUTREFOIS,

OU

LES ROMAINS CHEZ EUX,

PIÈCE HISTORIQUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

POST

UNE

RÉVOLUTION

D'AUTREFOIS,

OU

LES ROMAINS CHEZ EUX,

PIÈCE HISTORIQUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR MM. FÉLIX PYAT ET THÉO.

pseud. of T. Burett

Représentée sur le théâtre royal de l'Odéon le 1er mars 1832.

1851 2
1. 11.

PARIS,
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE, N° 11.
1832.

PQ
2383
P95 R4

PRÉFACE.

Avons-nous mal fait de déserter le moyen âge et le drame moderne pour reprendre les Romains tels que l'histoire nous les donne, et leur ôter cette naturalisation française que leur avaient octroyée Racine, et depuis Racine tous ses audacieux imitateurs? Notre tentative fut justifiée par le succès. Ainsi la question est résolue; et notre première fouille dans ces mines si fécondes de l'antiquité ne sera point la dernière.

Quand tous les journaux ont encouragé de leurs éloges cet essai consciencieux et hardi, il appartenait au plus fort des feuilletons ministériels de nous reprocher le scandale de l'immoralité et le scandale de l'allusion politique : mais dans ce feuilleton, par une double inconséquence, on emploie des mots qui feraient rougir la femme de chambre d'une actrice; et on ne loue qu'une scène de tout l'ouvrage, précisément la scène qui contient ces prétendues allusions politiques. M. Chasles jure que nous avons fait *un crime, une débauche, une priapée*... Nous reculons devant les

expressions que la chasteté du critique lui a dictées. La pudeur blessée du journaliste lui a inspiré des locutions qui sentent plus mauvais encore que *la verve de collége et l'esprit des cafés* (1).

Aussi M. Chasles s'appelle PHILARÈTE : et philarète veut dire : Ami de la vertu ; avec un nom comme celui-là, il fallait s'attendre à toutes les révoltes, à tous les débordemens d'une honnête indignation. Nous demandons pardon à M. Chasles d'avoir chatouillé si cruellement sa moralité, et ce que nous lui faisons d'excuse est d'exemple, afin qu'il en adresse vite à ses lecteurs pour les avoir si indécemment avertis de notre libertinage en trois actes et en prose. Car le journaliste, en couvrant les auteurs d'impureté, a remué des ordures vives ; tout comme Jocrisse qui se jette dans l'eau, par la pluie, de peur de se mouiller.

Nous concevons peu M. Chasles trouvant très-bon au même théâtre, à la même représentation, qu'un neveu de ministre fasse la cour à la femme du vieux Danville (2), et très-mauvais que Caligula

(1) Expressions de M. Chasles.

(2) On jouait, le soir de la première représentation de notre pièce, l'*École des Vieillards* de M. Delavigne.

fasse la cour à la femme d'un vieux consul. Mais ce que nous ne comprenons plus du tout, et ce que je nous refusons de comprendre, c'est l'acharnement bizarre du critique qui nous reproche bientôt après de n'être pas assez immoral, d'avoir caché les nudités de l'histoire, de n'avoir pas montré Caligula au milieu de ses incestes avec ses sœurs, et surtout de ses amours avec les hommes.

Nous répondrons d'abord qu'il ne s'agissait pas de la vie entière de Caligula, et que nous avons choisi les bonnes pages de ce mauvais livre. Mais pourquoi donc M. Chasles est-il si mécontent de voir Caligula avec la femme d'un autre, et si choqué de ne pas le voir avec les hommes? M. Chasles insiste tellement là-dessus qu'il en fait une faute d'histoire : il donne pour concubine à Caligula le jeune Sporus qui fut l'impératrice de Néron.

Se peut-il que M. Chasles ait fait une faute d'histoire ? Nous en avons douté long-temps, nous nous sommes défiés de nous long-temps, mais enfin M. Chasles en a fait une seconde; il a bien fallu nous avouer la première. Lui si savant et si profondément versé dans toutes les littératures passées et présentes, M. Chasles qui connaît Homère

et Shakspeare, qui les connaît comme s'il les avait faits ; M. Chasles qui a lu Tabarin, qui a un prénom grec, qui est lauréat philologue, qui a gagné un prix d'éloquence écrite à la Revue de Paris, qui eût été fils naturel reconnu de La Harpe, si La Harpe avait produit; M. Chasles, si peu poëte, si chronologique et si exact, a fait deux grosses fautes d'histoire dans trois colonnes de feuilleton.

Ce n'est pas lui qu'il faut en blâmer, dit-on, mais bien un de nos amis, son confrère et son modèle, qui, dans un article élogieux pour nous, avait mis Thraséas, celui qui conspira contre Néron, à la place de Chéréas qui tua Caligula. M. Chasles, joignant à une immense érudition une immense modestie, étudie toujours certains articles d'un petit journal avant de commencer les grands articles du *Journal des Débats*, et s'expose ainsi à calquer les erreurs de l'original. Nous avons pourtant peine à tenir compte de ces médisances littéraires; nous aimons mieux avoir foi dans le savoir extraordinaire de M. Chasles; il nous a tant cité d'auteurs, tant exhumé de noms connus et inconnus ; il a tant vu, tant lu, tant su, que probablement il aura découvert quelque manuscrit nouveau pour tout le monde, quelque autorité bien

écrite et bien irrécusable, établissant clairement et indubitablement que Néron vivait avant Caligula, et Chéréas après Traséas. Nous nous éclairerons avec les lumières du maître; qu'il parle, nous écoutons !

S'il résulte de tout ceci que M. Chasles soit plus savant que nous, il faut convenir qu'il résulte encore que M. Chasles est plus immoral que nous, puisqu'il ne se contente pas de l'adultère, et qu'il veut l'inceste et pis encore. Maintenant que nous sommes lavés du reproche d'immoralité, arrivons au scandale plus grave encore des allusions politiques.

Ici le moment est venu de rendre justice à ce parterre si jeune et si impressionnable de l'Odéon, et de répondre aux injures officielles que lui a prodiguées le feuilleton des *Débats*. Auteurs et spectateurs ont eu leur part d'insultes dans cette indignation par ordre. Nous répondrons d'abord à celui qui nous accuse d'avoir spéculé sur le tempérament et le patriotisme de la jeunesse, d'avoir fait comme ces peintres qui exposent des femmes nues aux sens des hommes, d'avoir caressé les idées républicaines et visé à la popularité, nous répondrons :

Que dans tout l'ouvrage, d'un bout à l'autre, le peuple est moqué, qu'il est le jouet, le bouffon, le personnage niais et ridicule du drame;

Que la scène qui a si fort blessé la susceptibilité politique exquise de M. Chasles et des sergens de ville, commence par les cris: *A bas la république*, par des propos de soldats privilégiés contre la république; et que ces cris, *à bas la république*, que ces propos plus ou moins vrais contre la liberté de la vieille Rome, ont été paisiblement écoutés, sans murmure, sans un seul sifflet, par toute cette tempétueuse jeunesse en bonnets rouges, en chapeaux rouges. Oui, ce parterre, si frémissant et si républicain, a eu les sympathies moins sensibles et la peau moins tendre que les agens de l'intolérante police insultant le roi avec leurs stupides interprétations: et les interprétations de police ont été savantes comme un réquisitoire; ils ont vu dans le consul Asinius le plus habile de nos avocats, dans les prétoriens la garde royale; Charles X, dans Caligula; dans la conspiration de Chéréas, la protestation des journalistes; enfin le roi des Français, dans Claude l'empereur malgré lui.

C'était bien la peine de remonter à dix huit cents ans de date, Caligula étant empereur, entendez-

vous !... Caligula le fou, le dieu, Caligula qui avait trois femmes légitimes ensemble, ses trois sœurs ; eh bien! voilà ce pauvre Caligula forcé d'être Charles X, puisque Claude est le roi des Français : car la police, remarquez bien, veut absolument que Claude soit Louis-Philippe, et la police le veut parce que Claude est gros, gras, et bête : avouez que la police est absurde encore plus qu'intolérante, et que ce n'est pas notre pièce qui devrait être destituée.

Si l'histoire du présent ressemble à celle du passé, est-ce la faute de ceux qui n'ont point chargé l'histoire, ni menti à cette religion d'artiste si pure, si dégagée de tous les intérêts matériels? Vous verrez dans quelques pages d'ici avec quelle intention d'exactitude historique et d'impartiale philosophie nous avons peint les mœurs des vieux Romains. Malheur aux Français qui leur ressemblent ou qui se trouvent ressemblans! pourtant le mal en est retombé sur nous pauvres auteurs. Il y a relâche par ordre, défense de jouer la pièce, attentat à la propriété, à l'art, sans discussion, sans avertissement, avec une brutalité d'arbitraire qui ferait regretter la censure, car elle mutilait, mais elle ne tuait pas.

Il reste à expliquer comment est venu l'ordre de relâche. Le directeur du théâtre, effrayé du

tonnerre d'applaudissemens qu'avaient soulevé certains passages à la première représentation, ne voulut point les laisser dire aux représentations suivantes; il chercha d'abord à nous prendre par la terreur, et dit à l'un : La police sait votre nom, avec l'orthographe; Pyat avec un Y, entendez-vous! A l'autre : Vous vous cachez en vain sous une moitié de prénom, la police connaît le reste : elle a découvert que vous êtes professeur!

Puis, voyant que ce signalement ne nous épouvantait pas et que nous refusions obstinément toute correction, le directeur, malgré une protestation signée par nous, fit les coupures lui-même, et donna la seconde représentation de la pièce ainsi corrigée. Mais le public s'aperçut de la fraude : il redemanda à grands cris les passages supprimés. De là le trouble, les sergens de ville et la garde municipale. Le rideau baissa avant la fin de la pièce, et la salle fut évacuée. A la troisième représentation, la salle ne fut point ouverte, et la bande de relâche fut posée sur l'affiche.

Si donc le directeur n'avait point censuré l'ouvrage, le public n'aurait rien redemandé ; la pièce eût fini, comme la veille, sans désordre et sans

officiers de paix. Le directeur est donc cause et cause intentionnée de cette fatale interdiction.

Ne serait-il pas urgent que les législateurs s'occupassent enfin d'une loi sur les théâtres? car les intérêts des auteurs sont sans cesse compromis vis-à-vis d'un pouvoir qui est absolu en cette matière. En effet contre qui donc intenter l'action? Contre le directeur de théâtre?... mais il va se mettre à l'ombre du préfet de police... Contre le préfet de police? mais il se sauve par le conseil d'état et par l'élasticité d'un article de la Charte. *La raison du plus fort est toujours la meilleure*, en attendant que la meilleure raison soit la plus forte.

UNE RÉVOLUTION

D'AUTREFOIS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CALIGULA, empereur,	MM. DELAISTRE.
CHÉRÉAS, 1er tribun du prétoire.	ARSÈNE.
LUCULLUS, 2e tribun.	LOKROI.
ASINIUS POLLIO, consul.	PROVOST.
UN CENTURION DES GARDES PRÉTORIENNES.	AUGUSTE.
PREMIER SOLDAT DU PRÉTOIRE.	VISSOT.
DEUXIÈME SOLDAT.	TOURNAN.
FABIUS, délateur.	VALKIN.
CASSIUS, CIMBER, chevalier romain, COLLATINUS, VINICIUS, ASPRÉNAS, Conjurés.	
CLAUDE, oncle de César.	MOESSARD.
PREMIER ESCLAVE.	
DEUXIÈME ESCLAVE.	
PREMIER ACCUSÉ.	
DEUXIEME ACCUSÉ.	
UN ÉDILE.	
QUINTILIA, comédienne, amante de Lucullus.	Mmes LAGARDAIRE.
PRAXINOE, femme du consul Asinius.	MÉLANIE.
GORGO, vivandière des Prétoriens.	AUBÉ.

Conjurés, esclaves, soldats prétoriens, sénateurs, chevaliers, peuple.

La scène est à Rome.

UNE RÉVOLUTION
D'AUTREFOIS,

OU

LES ROMAINS CHEZ EUX,

PIÈCE HISTORIQUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Intérieur d'un appartement à Rome (maison du consul). — Mouvement parmi les esclaves au fond du théâtre.

SCÈNE I.

QUINTILIA et PRAXINOÉ, sur le devant de la scène, s'occupent à broder.

PRAXINOÉ.

Par Junon! ma belle, que la fête d'hier était merveilleuse! quelle pompe! quel éclat! quelle variété! J'en suis encore éblouie, fatiguée. Caïus est un grand empereur! J'ai cru que je ne pourrais sortir de la foule; les chevaux, les gardes, le

peuple poussaient comme des beliers, tout l'univers était dans le cirque!

QUINTILIA.

Tu en parles à ton aise, toi, femme de consul, qui fais marcher devant toi les faisceaux, qui de ta loge domines le théâtre, toi pour qui les gladiateurs ont du sang, les acteurs des poumons, les danseurs du jarret. Mais moi, pauvre comédienne, il faut aussi que je t'amuse, que je te fasse rire ou pleurer. C'est un rude métier, et je suis lasse, même d'être applaudie. Heureuse Praxinoé! tu ne connais plus ces ennuis. Tu as laissé tes couronnes d'emprunt, tes passions de commande et ta ceinture dorée, soit dit entre nous, pour devenir noble matrone, pour prendre rang parmi nos grandes dames à priviléges, à bonne renommée toute faite. Par Vénus! notre patrone, tu as ensorcelé ce vénérable Asinius! le voilà ton époux!

PRAXINOÉ.

Et c'est bien ce qui fait ma honte: ambitieuse, maladroite, j'ai tout perdu du jour où j'ai foulé aux pieds mes rôles si beaux, si bien payés par l'or, par l'enthousiasme, par les hurlemens de Rome entière, pour prendre le plus insipide de tous, celui de femme légitime; et de qui encore? Qu'avais-je besoin d'Asinius, avec son grand nom, ses milliers d'esclaves blancs, noirs, cui-

vrés, jeunes, forts, ses jardins magnifiques, sa famille d'autrefois, ses bonnes fortunes du temps d'Auguste! Qu'il me rende les applaudissemens, le triomphe de tous les jours, l'amour des hommes, la haine des femmes, les regards de l'empereur! Je ne suis plus que l'actrice d'un seul; et quel spectateur! quel juge pour remplacer tout un peuple! C'est à ne pas vivre, c'est à désirer l'obscurité des chœurs, l'existence machinale d'un mime du bas étage, d'une danseuse aux jambes torses! Crois-moi, Quintilia, ne demande rien aux dieux!

QUINTILIA.

Continue, chère amie, continue; quel feu! quelle éloquence! tu parles comme une tirade de tragédie. Asinius n'est pas ton héros, et tu nous le fais bien noir, ce cher consul; il est pourtant bien, je t'assure, avec son costume sévère, sa barbe de philosophe, sa toge à larges plis et son nez tout romain!

PRAXINOÉ.

Méchante, c'est ainsi que tu me consoles!

QUINTILIA.

Ah! tu veux être consolée! que ne le disais-tu plus tôt! Écoute, et ne te plains plus: ton chagrin à toi est dans le dégoût d'une vie froidement monotone; le présent avec ses formes régulières, avec ses allures domestiques, toujours les mêmes, te

ramène maussade et mécontente vers le passé, aux distractions brillantes, au flux et reflux de passions; ainsi va le monde, ma belle : lis une épître d'Horace, notre bon maître.

PRAXINOÉ.

Où veux-tu en venir avec ta morale et ton moraliste Horace?

QUINTILIA.

Patience, mon tour va venir, et tu ne m'épargneras pas, Praxinoé : j'aime.

PRAXINOÉ (souriant).

Grand malheur! C'est donc la première fois? ou tu n'es pas aimée?

QUINTILIA.

Il m'aime, mais pas comme je le voudrais.

PRAXINOÉ.

Et quel est le Scythe, le Parthe, le Barbare?

QUINTILIA.

Lucullus!

PRAXINOÉ.

Ah! permets que je rie! toi, passionnée pour Lucullus! cette boîte aux parfums, cet homme si malheureux de n'être pas femme! Ma toute belle, va voir Locuste l'empoisonneuse; on t'a jeté un charme! Mais quelle tristesse, Quintilia! quel changement

de ton! dirais-tu vrai? ou plutôt, en tête-à-tête, veux-tu me vaincre encore comme tragédienne?

QUINTILIA.

Mon cœur seul te parle, Praxinoé. Je souffre de ne pas trouver dans Lucullus plus d'amour, plus de jalousie. Il ne m'aime que parce que je suis comédienne. Il faut que le public lui dise : Quintilia est belle! Quintilia a bien joué. Il s'est placé le premier de la foule et m'applaudit de plus près! Demain, peut-être, une chanteuse nouvelle, un festin m'aura fait oublier.

PRAXINOÉ.

Hé bien, après lui un autre; tu auras le choix.

QUINTILIA.

Ce temps n'est plus, Praxinoé, je te l'ai dit, j'aime. Plus de joie, plus de bonheur sans Lucullus! Ah! s'il me disait aussi : Quitte le théâtre et ses bruyans succès, foule aux pieds tes vêtemens de courtisane, renonce à ces baisers que tout un peuple te donne de loin en battant des mains, sois à moi, à moi seul! que je serais heureuse!

PRAXINOÉ.

Tu es folle, Quintilia.

QUINTILIA.

Ah! oui, bien folle! mais qu'y faire? Je tremble

de ce qu'un autre appellerait de tous ses vœux. Apprends que Caïus le fou a laissé tomber sur moi un de ces regards qui disent : Je te veux. Mais moi, je ne prétends être ni la Danaë, ni la Sémélé de notre Jupiter, non pas que je craigne qu'il me fasse trop tôt déesse ; Lucullus saura si je vaux mieux que nos filles des Torquatus, d'Auguste, de Cinna, qui se pressent autour du trône, et concourent pour la couche impériale.

PRAXINOÉ.

N'allons pas plus loin, Quintilia, nous ne pouvons nous entendre : je suis patricienne, et comme telle, sans doute j'ai moins de scrupule que toi ; je ne prévois pas les malheurs ou les félicités de si loin. Notre ambition n'est pas la même, et nous ne sommes contentes ni l'une ni l'autre. Hé bien! tu me quittes ?

QUINTILIA.

Il le faut : l'heure des jeux m'appelle ; et, comme toi, je ne puis arriver tard.

PRAXINOÉ.

César l'aime, et elle n'est pas heureuse !

SCENE II.

ASINIUS, consul; PRAXINOÉ, ESCLAVES.

ASINIUS.

Je meurs de faim! Rien n'est prêt encore, et les jeux vont recommencer. Qu'on se hâte! Il y va de ma dignité de consul, de la faveur ou de la haine de Caïus! Pour faire bon visage, rire à propos, applaudir à tout rompre comme un germain de la garde, il faut avoir l'estomac lesté : c'est un fardeau pesant que le consulat, sous le successeur de Tibère! Il faut préparer les fêtes, nourrir les bêtes et les hommes, et parfois s'oublier soi-même, surveiller la joie et lui donner le mouvement, au besoin chanter un hymne, et qui pis est, faire le gladiateur. Il faut une santé de fer. Le gros Marius n'y aurait pas résisté.

Bonjour, Praxinoé, moitié de ma vie, ma Cléopâtre; tu oublies donc que ton petit Antoine meurt de soif et de faim! Que font donc mes esclaves? Payez donc un cuisinier comme on paie un questeur! Cette carpe du Rhin, que Lucullus m'a envoyée, ces grives de Sicile que m'a données l'empereur, qu'en a-t-on fait?

PRAXINOÉ.

Patience, noble consul, tu vas être servi comme un Dieu. (Elle donne des ordres aux esclaves.)

(On dresse la table. Asinius et Praxinoé prennent place sur le même lit.)

ASINIUS (mangeant avec avidité).

Enfin, je respire ! je puis parler : je ne sais si c'est un pressentiment que m'envoie Vulcain, ou si ce pâté était trop lourd, mais je suis inquiet, je récapitule ma vie d'hier, et je crains d'avoir déplu à Caïus, notre bon maître. Je riais pourtant à gorge déployée devant son acteur Mnester. J'ai ri à en mouiller ma tunique. Tu m'as vu rire ; on ne dira pas que je grimaçais, que je me faisais chatouiller ; quand a paru ton amie la tragédienne Quintilia, aux paroles sombres et aux regards de Melpomène, j'ai pleuré, pleuré comme une amphore fêlée ; au chant du jeune Grec Arusbos, j'ai marqué la mesure.

PRAXINOÉ.

Oui, mais à faux.

ASINIUS.

A faux ! dis-tu ? Je suis perdu. Mais non, tu plaisantes, ma douce âme. J'étais tout entier au spectacle. Il a fallu m'apprendre que le philosophe Agathocle, au sortir d'un souper, était mort étouffé dans la salle; que des femmes enceintes n'avaient pas attendu l'aide de Lucine : le ciel serait descendu sur terre, je ne l'aurais pas vu.

(On entend heurter violemment.)

ASINIUS (se levant).

Grand Jupiter, prends pitié de moi ; c'est l'em-

pereur! Que me veut-il? Praxinoé, retire-toi; tu es bien curieuse de voir de près Caïus. Mieux vaudrait voir le dieu de l'Olympe dans toute sa gloire!

(Mécontentement de Praxinoé, qui se retire et fait tous ses efforts pour apercevoir César.)

SCENE III.

CÉSAR, LES MÊMES, excepté PRAXINOÉ.

ASINIUS (saluant).

Qu'ai-je donc fait aux dieux pour recevoir un si grand honneur, César? (A part, remarquant la froideur de Caïus.) Il est entré du pied gauche, c'est fait de moi.

CAÏUS (regardant la table).

Tu n'étais pas seul, Asinius? Qu'est devenu ton convive?

ASINIUS.

César, il a craint de ne pouvoir contempler dans son éclat divin le soleil du monde!

CAÏUS.

Et toi, tu le peux donc?... Asinius, nous avons des comptes à régler ensemble.

ASINIUS.

Divin Auguste!

CAÏUS.

Tu es un jeune marié! tu aimes ta femme.

ASINIUS.

Si tu le permets, Caïus...

CAÏUS.

Permis à toi d'épouser la fille de Pompée, la petite-nièce de Cinna, une Lucrèce même si le cœur t'en dit; mais une comédienne, une femme qui est au peuple, nos plaisirs, à nous, nous l'enlever! c'est une audace, par Drusile ma sœur, que je ne pardonnerai pas... C'est un rapt, une séduction; mieux aurait valu pour toi descendre dans le temple de Vesta, une vierge est bientôt remplacée; mais une comédienne..... Fais venir Praxinoé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PRAXINOÉ regardant César avec amour.

CAÏUS.

Consul, et toi, sa femme, je vous invite à dîner.

ASINIUS (à part).

Par mes aïeux, c'est agir en maître.

CAÏUS.

Que dis-tu?

ASINIUS.

Je dis que c'est trop de bonheur à la fois.

CAÏUS (se renversant sur le lit d'Asinius).

A ma droite, belle Alcmène.

ASINIUS (s'asseyant sur un fauteuil).

Cela s'explique, je suis Amphitryon.

CAÏUS.

Moi et le peuple, ingrate, nous vous remercions! Votre adieu est une cruelle injure, et Asinius doit être fier de la préférence qu'il a obtenue. Vous si belle!

(Asinius croit devoir rire.)

CAÏUS (continuant).

Vous si admirable, rompre avec nous? Et pour qui?

ASINIUS (redoublant).

Exquise plaisanterie!

CAÏUS.

Saturne aurait mieux valu, ma foi. Asinius n'aura pas la peine de dévorer ses enfans, à moins qu'un autre...

(Asinius se tient les côtes. — Regard sévère de Caïus.)

Il ne s'agit pas de rire!

ASINIUS (à part).

Je comprends. (Il se met à dormir.)

CAÏUS.

Bien! tu le vois, nous ne sommes plus que deux,

belle Praxinoé, je puis te parler d'amour. Ne tremble pas ainsi; tourne vers moi ces grands yeux qui auraient amolli Caton. Incline cette tête que d'un mot je pourrais faire tomber.

PRAXINOÉ (effrayée).

Je comprends ta puissance, ne la fais pas terrible.

CAÏUS.

Oh! ma belle Praxinoé, j'ai de trop bons exemples dans la famille. Mars laissait ses armes à la porte de Vulcain, et nous n'ignorons pas ce que doit faire un dieu qui sait vivre.

Quelle triste parure! quelle mesquine toilette! Ote cette bague nuptiale et reçois la mienne. Jette sur ces blanches épaules ce collier qui vaut une province. Veux-tu l'Arabie dans tes cheveux? veux-tu l'Asie et ses pierres précieuses? Tiens, bois cette perle.

(Il arrache un de ses pendans d'oreille, le jette dans un vase. — Alors Praxinoé se rapproche de Caïus; elle est dans ses bras lorsqu'un esclave s'avance furtivement et avance la main pour se saisir du vase. En ce moment Asinius lui prend la main.)

ASINIUS (à l'esclave).

Je ne dors pas pour tout le monde.....

ASINIUS (tout haut).

Carnix! à toi l'esclave! (A l'esclave.) Esclave, va-

t'en recevoir cinquante coups de fouet. (A part.) Tu paieras pour César.

(L'esclave sort tout tremblant. — Asinius se remet à dormir.)

L'ESCLAVE (dans la coulisse).

Heu! ha!

(Asinius ronfle. — Caligula embrasse bruyamment Praxinoé.)

CAÏUS (à Asinius.)

Tu dors trop haut. (A Praxinoé) L'heureux tête-à-tête! mais nous passerons toute la journée ensemble, Praxinoé: tu viendras avec moi aux jeux publics; dans ma loge à ma droite, je veux que toutes les dames romaines envient ta place, je veux que les descendantes même de Lucrèce soient jalouses de toi... L'heure approche, le sénat et le prétoire viendront nous chercher.... mais, en les attendant, allons ensemble dire adieu à ces pénates trop pauvres pour toi, visitons ensemble ces modestes jardins que tu ne dois plus revoir.....

(Il se lève de table. — A Asinius.)

Asinius, Asinius, réveille-toi; tu dormiras mieux seul cette nuit. (Asinius se réveille.)

(Bruit d'armes dans le vestibule.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CHÉRÉAS chauve comme l'empereur et voûté comme lui.

CAÏUS.

Voilà Chéréas le tribun et ses prétoriens.

CHÉRÉAS (s'inclinant).

Caïus, dans une heure les jeux commencent.... je viens prendre le mot d'ordre du soir.....

CAÏUS.

Tu as plutôt l'air d'une danseuse qui demande un applaudissement, que d'un tribun qui demande un mot d'ordre. Comme te voilà costumé! quelle coquetterie! Praxinoé sent moins bon que toi... Chéréas, cette tunique est extravagante de plis, ta couronne est fraîche comme les joues d'une vierge de dix ans.

Approche, tiens, le mot d'ordre..... pour les quatre jours de fête, il est facile à donner..... Je veux que ton nom passe de bouche en bouche..... retiens bien..... Χερεας ευνουχος..... Eh bien, répète donc.....

CHÉRÉAS.

Le mot est dur, César.

(César sort avec Praxinoé.)

SCÈNE VI.

ASINIUS, CHÉRÉAS, LUCULLUS, un CENTURION, PRÉTORIENS, CLAUDE, SÉNATEURS, VALÉRIUS ASCATICUS, CIMBER, DECIMUS VESPASIEN, dans le fond de la scène.

CHÉRÉAS.

Centurion, voici le mot d'ordre : χερεας ευνουχος.

LE CENTURION.

Je ne comprends pas le grec.

(Les prétoriens se retirent dans le vestibule.)

CHÉRÉAS.

La honte est le mot d'ordre ici.

LUCULLUS (riant).

Il ne peut venir à bout d'être chauve comme Caïus. Hier j'avais pour mot d'ordre, moi, Lucullus, un tonneau de Falerne.

CLAUDE.

Et moi, son oncle Claude, un plat de champignons.

CHÉRÉAS.

Quelle dégradation ! avec quel mépris on nous traite !

LUCULLUS.

Prends garde au crime de lèse-majesté.

ASINIUS.

Je ne sais quel mot d'ordre il m'a donné, moi : dormir toute la nuit.

LUCULLUS.

De quoi te plains-tu? il t'a fait faire un bon dîner, et puis, que de gloire pour toi!.... tu donnes une femme à l'empereur; moi j'ai bien eu le plaisir de lui donner mon cheval *Incitatus* (mon cheval chez qui nous soupons ce soir, Chéréas): à la vérité, il est plus heureux qu'avec moi. César en a fait un consul, ton collègue, Asinius! Je ne connais pas les jambes de ta femme Praxinoé, mais les jambes de mon cheval n'ont pas leurs pareilles. Aussi, pourquoi t'avises-tu de te marier, de prendre une femme bien légitime? Il fallait faire comme moi avec la comédienne Quintilia.... Moi je suis tranquille..... l'empereur n'aime point ce qui est permis, dès lors qu'il a vu Praxinoé à toi seul, il est intervenu.

CHÉREAS.

Ainsi, nous sommes tous contens.

LUCULLUS.

Chéréas, j'ai découvert deux flatteries admira-

bles, deux pommades prodigieuses, une pour faire tomber les cheveux, et l'autre pour faire pousser la barbe : nous serons plus chauves et plus barbus que César...

CHÉRÉAS (hautement).

Ainsi, je le répète, nous sommes tous contens, tous, à cause d'un seul.

ASINIUS (effrayé).

Mais l'insensé, que dit-il ? Il veut tous nous perdre !

CHÉRÉAS (vivement).

Je veux tous vous sauver !

LUCULLUS.

Par les enfers ! la conversation tourne au noir ! Est-ce donc la répétition d'une pièce nouvelle, d'une conjuration de théâtre pour amuser César ? Où sont les manteaux et les poignards et les masques sombres ? Je ne vois que des fronts chauves couronnés de fleurs.

CHÉRÉAS (ironiquement).

Que dis-tu, Lucullus ? Rien n'est changé à Rome. N'y trouve-t-on pas encore l'austérité du costume antique, et jamais Caton fut-il plus sévère par la toge que Claude et Asinius ? voyez ! (Claude et Asinius sont les seuls qui portent la toge antique.) Tout leur costume est une fidèle copie du passé. Caton

reviendrait des enfers qu'il vous saluerait comme de vieilles connaissances : ne dirait-on pas que vous êtes de ceux qui tuèrent Magnus César au sénat!

CLAUDE.

Chéréas ne plaisante pas!

CHÉRÉAS.

Non, non, je ne plaisante pas! Et sans être drapé à l'antique, sans vous serrer mystérieusement la main, sans hérisser le sourcil comme Brutus, je vais vous dire des paroles de sang... (Mouvement d'effroi dans les sénateurs.) Il s'agit d'une fête, d'une fête sans regrets, sans remords, sans détourner les yeux. Car il dut en coûter à Brutus de frapper César : du jour qu'il médita ce projet, pour lui et pour les siens commençait un grand deuil; voyez comme je suis tranquille et joyeux : c'est qu'aujourd'hui il n'y a pas même de gloire à frapper le tyran, mais de la honte à le laisser vivre. C'est une bête féroce de plus qui doit tomber dans le cirque aujourd'hui, et je me fais gladiateur.

LUCULLUS.

Bien dit, Chéréas! la tirade est belle. Mais le sang tache les tuniques blanches!

CHÉRÉAS.

A ton aise, Lucullus, bats des mains, mais écoute jusqu'au bout. Le dénoûment est plus beau que

l'exposition, la scène doit se passer dans le palais de l'empereur; et tous les acteurs sont ici! (Mouvement.)

ASINIUS.

Si c'est une plaisanterie, elle se prolonge trop!

CHÉRÉAS.

Sois patient, consul, patient avec nous comme avec Caïus ton divin empereur. Je veux être entendu. Je le sais, que deux hommes parlent ensemble mystérieusement dans quelque coin de Rome, Caïus se trouve être dans la confidence. Aussi il n'y a plus de conspiration possible qu'à haute voix et en nombreuse compagnie. La délation est une arme contre la délation, et du jour où je vous jette mon projet mûri et ne demandant que l'exécution, je vous fais mes complices : allez dire à César : On ne t'aime plus, tu es maudit, on prépare ton apothéose; rapportez mes paroles de haine à ses oreilles, et vous aussi vous êtes sous le poids du crime de lèse-majesté. Répondez maintenant, je fais l'appel : qui de vous n'a pas quelque injure à venger? Je commence par toi, Lucullus. Veux-tu être des nôtres?

LUCULLUS.

Moi? Tu t'adresses bien! En quoi me touche ce qu'on appelle tyrannie? J'ai fait mes mœurs au temps. J'ai des jardins délicieux, la meilleure

table après celle de l'empereur, et je ne suis pas envieux; ma chaise curule au sénat est assez douce, et puis enfin je m'appelle Lucullus, je sais trop ce que je dois à mon nom, à mes aïeux. J'accepte la république telle qu'elle est, et Caïus à tout prendre m'amuserait assez si parfois je n'avais peur. Ah! si comme vous je m'appelais Cassius, Cimber, Collatinus, je ne dormirais pas avec des noms comme les vôtres! Il faut conspirer, vous! Vous êtes pour la tyrannie de vrais poignards de naissance.

CHÉRÉAS.

Bien parlé, Lucullus. A toi, Claude.

CLAUDE.

Je suis tout tremblant.

ASINIUS.

Et moi donc chez qui tout se passe!

CHÉRÉAS.

Voyons, noble oncle de l'empereur, fouille dans ta vie et dis-nous ce qu'a fait pour toi l'amour de ton neveu.

CLAUDE.

Par les mânes de Germanicus, je n'ai rien à dire. Il me souvient seulement du bain glacé que Caïus m'a fait prendre à Lyon dans le Rhône par

accès de belle humeur. J'en ai froid encore... C'est tout.

(Lucullus rit).

CHÉRÉAS.

Je ne te demande pas, Asinius, quel affront tu as reçu, car cet affront à Rome c'est un honneur.

LUCULLUS.

Chéréas, en voici qui ne doivent pas pardonner. Tiens, vois Vespasien, l'édile qui se cache dans la foule, une toge toute neuve couverte de boue : pendant trois jours il doit la porter. C'est une leçon de propreté que lui donne Caïus. Salut, balayeur maladroit de notre belle ville de Rome ! Chéréas peut compter sur toi. Maintenant à un autre.

CIMBER.

J'arrive de Mauritanie, à pied, toujours à pied. C'était l'ordre de César. Il m'avait donné une lettre pour le roi barbare, ainsi conçue : Ne lui faites ni bien ni mal. Joli voyage ! et cela pour n'avoir pas ri devant un mauvais baladin, il y aura deux ans aux fêtes de Vénus.

(Plusieurs conspirateurs se présentent.)

LUCULLUS (toujours riant).

Grands dieux! cinq à la fois! chacun à son tour et suivant ses droits.

PREMIER CONSPIRATEUR.

César a fait tuer mon fils et s'est déclaré mon héritier. C'est assez dire qu'il veut me survivre.

LUCULLUS.

C'est délicieux!

DEUXIÈME CONSPIRATEUR.

César a perdu toute la semaine au jeu et il m'a fait sa caution.

TROISIÈME CONSPIRATEUR (le bras droit enveloppé).

Quant à moi je ne puis vous servir que de la main gauche : Caïus a eu la fantaisie de me faire ouvrir la veine, ce matin, au bras droit, et cela, a-t-il dit, pour que je sois moins rouge aujourd'hui!

LUCULLUS.

Ingrat! il ne t'a pris qu'une veine sur quatre! Approche donc, n'aie pas honte, mon pauvre ami... Voyez Torquatus au buste si large! Caïus lui a fait tourner les jambes, parce que son père était bel homme!...

ASINIUS.

C'est juste.

L'HOMME AUX JAMBES TORSES.

Je conspire.

CHERÉAS (à Lucullus).

Ah! trève de ridicule; Lucullus, nous avons assez de rieurs dans Rome: j'accepte ces complices-là.

(aux conjurés).

Ainsi, donc demain, dernier jour des fêtes en l'honneur d'Auguste, quand Caïus sortira du spectacle dans la galerie même qui conduit du cirque au palais, je vous donne rendez-vous... Je distribuerai à chacun son emploi pour ce grand drame qui doit clore les jeux.....

LES CONJURÉS.

A demain.....

LUCULLUS.

Si vous jouez bien, j'applaudirai.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CAIUS, PRAXINOÉ, LES PRÉTORIENS.

(Epouvante parmi les conjurés.)

ASINIUS (à part).

L'empereur... Je suis à demi mort.

CLAUDE (à part).

J'ai plus froid que dans le Rhône.....

L'EMPEREUR.

Comme vous voilà tous réunis!

(Il éclate de rire. Rire universel parmi les conjurés.)

CHRRÉAS (à part).

Il rit... Nous sommes perdus..... (haut). César, fais-nous part de ta gaîté; rends-nous heureux de ton bonheur... sois généreux.....

CÉSAR.

Oh! je pensais que d'un clin d'œil je puis tous vous faire massacrer!

(Les conjurés n'y tiennent plus de rire.)

CHÉRÉAS (à part).

Bon! il ne sait rien.

ASINIUS (à part).

Me ramène-t-il ma femme?

LUCULLUS (à Asinius).

César ne rend jamais l'argent qu'il emprunte...

CAIUS (à Asinius, lui montrant sa femme).

Tu as là une fille charmante.

ASINIUS.

Tu as bien l'âge de la marier... Mon père, je te demande sa main.

ASINIUS.

Quelle bonté! tu la tiens déjà, César.

CAÏUS.

Mais il faut une dot...

LUCULLUS.

L'heureux Asinius!

CAIUS.

Oui! je le félicite : c'est une femme adorable; elle a peut-être même la cheville du pied mieux que Quintilia.

LUCULLUS.

Grands dieux! Quintilia.

ASINIUS (à Lucullus).

Ne t'épouvante pas d'avance, la cheville d'une danseuse est à tout le monde.

CAIUS (à Asinius).

Heureux père! rends grâce à Jupiter! rends grâce à la bonne Lucine!... Il ne comptait même pas sur un fils de consul..... Il aura un petit-fils d'empereur..... (Asinius salue). Tu me paieras un million de sesterces.

ASINIUS (à Caïus, vivement).

Un petit-fils de Dieu!

CAIUS (à Asinius).

Flatteur !... (à Asinius.) Deux millions de sesterces.

(L'empereur se retire avec sa suite.)

CHÉRÉAS (sortant, à Asinius).

Eh bien, consul, hésites-tu encore?

ASINIUS.

Passe encore pour ma femme ! passe encore pour un fils d'empereur ! mais deux millions de sesterces.... Je conspire..... (Les conjurés suivent les prétoriens.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(PREMIÈRE PARTIE.)

Le théâtre représente une chambre de comédienne; des robes, des couronnes, des pots de fard, différens meubles de toilette en désordre.

SCÈNE I.

QUINTILIA, à demi échevelée, à côté de LUCULLUS couché sur un lit de repos, et le regardant avec amour.

QUINTILIA.

Comment veux-tu que je me coiffe?

LUCULLUS (nonchalamment).

Tiens, comme ce buste de Laïs.

QUINTILIA.

Quelle réponse! Lucullus, tu ne m'aimes pas.

LUCULLUS.

Mais si je t'aime (il bâille); je n'ai jamais aimé de femme aussi long-temps que toi....

QUINTILIA.

Menteur....

LUCULLUS.

Allons, veux-tu me donner la peine de faire un serment...

QUINTILIA.

Eh bien! si je te croyais, si je quittais le théâtre comme Praxinoë....

LUCULLUS (l'interrompant brusquement).

Quintilia, habille-toi donc comme hier au théâtre, dans le rôle de Vénus. Oh! je t'aime comme ça; tu es jolie à provoquer Jupiter.

QUINTILIA.

Je comprends, ingrat.... tu m'aimes de loin, moi sur le théâtre, et toi dans une loge; quand je regarde de ton côté et quand tout le peuple dit en applaudissant : Heureux Lucullus! Ah! ton amour n'est que vanité.....

LUCULLUS.

Tu déclames, chère amie.... comme une actrice ou une chrétienne.

QUINTILIA (lui passant la main dans les cheveux).

Oh! si tu savais combien je dis vrai, moi! si tu savais comment je te sacrifierais mon orgueil de femme, mon orgueil de comédienne, mes applaudissemens, ma multitude à moi; comme je don-

nerais tout le cirque pour être ton esclave, pour un seul de tes regards....

LUCULLUS (applaudissant).

Bien! très-bien ... mais tu n'as que moi pour t'entendre.... Fais donc attention que tu n'es pas au théâtre....

QUINTILIA.

Cesse de plaisanter! Je suis bien triste, Lucullus!

LUCULLUS.

Par Jupin, jamais le cirque ne t'a vue si belle... Tiens, je t'aime tant avec cette tristesse-là, que je vais te confier un grand secret....

SCÈNE II.

UN ESCLAVE, LES MÊMES.

L'ESCLAVE.

L'auteur de Vénus et Adonis, le jeune Sénèque.

QUINTILIA.

L'importun.... Je n'y suis pas.... ne laisse entrer personne ce matin.... (L'esclave sort.)

SCÈNE III.

QUINTILIA, LUCULLUS.

QUINTILIA.

Ce grand secret.... quelque amour de grande dame, beau Lucullus?...

LUCULLUS.

Jalouse, tu te trompes.... Devine donc....

QUINTILIA.

Non, parle vite....

LUCULLUS.

Crains donc d'entendre ce que j'ai craint de dire.... Ce grand secret, c'est un complot contre la vie de César....

QUINTILIA.

Un complot contre la vie de César....

LUCULLUS.

Oui, et Chéréas se met à la tête des conjurés... ce soir même....

QUINTILIA.

Le favori Chéréas.... ah! j'espère bien que tu n'en es pas du complot; Lucullus, mon Lucullus, je tremble pour ta vie !... ils t'auront mêlé là dedans malgré toi.... Ame faible.... ne savais-tu pas que ta

vie est à moi, que je t'aime, que tu ne peux pas conspirer?... exposer tes jours..... S'il était temps encore d'aller prévenir Caïus, et lui demander grâce!

LUCULLUS (riant).

Allons donc, est-ce que je conspire, moi? est-ce que je me donne la peine de conspirer, moi?... Je ne leverais pas la tête de mon coussin pour tuer ou pour sauver Caïus..... Es-tu folle, Quintilia?...

QUINTILIA.

Oui, folle, folle d'amour.... Oh! tant mieux, je respire.... tu n'as pas mêlé ta main à leurs mains.

LUCULLUS.

Moi, je ne ferai que regarder!

QUINTILIA (transportée).

Ah! je savais bien, moi, que tu m'aimais... Embrasse-moi, Lucullus....

(Lucullus ne se relève pas. — Quintilia se penche jusqu'à lui, et l'embrasse.)

Mais non, tu ne m'aimes pas; tu m'épouserais!

LUCULLUS (se relevant un peu).

Insensée! vois ce qu'il est advenu à ce vénérable Asinius d'épouser Praxinoé.

QUINTILIA.

Tu m'as révélé un secret, je vais t'en dire un autre à mon tour!

LUCULLUS.

Vraiment?

QUINTILIA (à part).

Si la jalousie pouvait entrer dans son cœur! (Haut.) J'ai eu le malheur de plaire à l'empereur... mais ne t'épouvante pas d'avance, ami; (d'un ton inquiet) Praxinoë m'a fait oublier, et je suis tranquille.... Mais si cette fantaisie cruelle revenait à Caius, (vivement) oh! alors il faudrait conspirer, vois-tu, ou mourir....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Un homme veut absolument parler à Quintilia...

LUCULLUS.

Mais on t'a dit de ne pas faire entrer....

L'ESCLAVE.

Il a vivement insisté, il se nomme Fabius....

LUCULLUS (effrayé).

Le délateur Fabius.... quelle visite!

SCÈNE V.

LES MÊMES, FABIUS (entrant de force).

FABIUS.

Au nom de l'empereur, salut.... (Il s'incline devant Quintilia, puis se relevant :) Lucullus, ici!... Lucullus, j'ai à parler au nom de l'empereur. (L'esclave sort.)

LUCULLUS.

Adieu, Quintilia!

QUINTILIA.

Pourquoi te retirer? tu n'es pas de trop ici, Lucullus...

FABIUS (vivement).

C'est au nom de l'empereur.

LUCULLUS.

Je me retire.... (Il sort.)

SCÈNE VI.

QUINTILIA, FABIUS.

FABIUS (ayant pris un siége devant Quintilia étonnée).

Asseyons-nous.... Maintenant écoute..... Je te demande d'avance ta protection, car tu seras puis-

sante; et n'oublie pas cette visite si matinale que je te fais aujourd'hui.... Heureuse Quintilia!...

QUINTILIA (à part).

Il me fait peur.

FABIUS.

Sous quel astre es-tu donc née? (à part.) Flattons-la. (haut.) Tu es belle autant qu'une vestale, tu es habile dans ton art comme Melpomène. Quelle déesse, dis-moi, présida à ta naissance?

QUINTILIA.

Je comprends à peine.

FABIUS.

Allons, prépare tes habits de fête, couronne-toi de fleurs, verse tes parfuns les plus doux sur ta chevelure : tu vas débuter au palais, Quintilia; je t'emmène ce matin même, si tu veux; prépare-toi donc à l'emploi d'impératrice!!!

QUINTILIA.

Je reste comédienne, je ne veux pas d'autre métier.

FABIUS (discrètement).

Ah! je comprends: Lucullus sort d'ici.

QUINTILIA.

Je t'épargnerai la peine de l'interprétation, Fa-

bius : rentrée chez moi, je suis à moi et à celui que je veux choisir : jamais ce ne sera Caïus....

FABIUS.

Quoi ! tu préfères un tribun à l'empereur ?...

QUINTILIA.

Non ! mais je préfère une tête jeune à un front chauve ! il ne s'agit pas de couronne ici : certes je ne balance pas entre Lucullus et Caligula... Tu t'attendais à une autre réponse, Fabius.... Habile délateur, fais-toi Grec maintenant, fais-toi rhéteur pour porter mon dédain aux pieds de ton bouc couronné !

FABIUS (se retirant).

(A part.)

Bouc couronné ! Je n'ai pas perdu ma matinée !...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE II.

(DEUXIÈME PARTIE.)

Le théâtre représente l'intérieur du palais de l'empereur.

SCÈNE I.

CALIGULA, CHÉRÉAS, ASINIUS (un papyrus à la main), UN ÉDILE, SÉNATEURS, LICTEURS, GARDES, ESCLAVES.

CALIGULA sur sa chaise de repos.

Je n'ai point dormi : et vous?

ASINIUS.

Qu'est-ce qui dort, divin Auguste? Nous dormir quand tu veilles pour le salut de l'empire!...

CALIGULA.

Eh bien! si tes yeux étaient ouverts, où m'as-tu vu cette nuit?

ASINIUS.

Divin Auguste, pardon: tu m'avais ordonné de

dormir! D'ailleurs n'est-ce pas téméraire aux hommes de vouloir pénétrer le secret des dieux?

CALIGULA (nonchalamment).

Imbécile.... tu pouvais risquer un œil, tu m'aurais vu dans les bras de la blanche Phébé : Endymion est remplacé!...

ASINIUS.

Qu'avait-il de mieux à faire, divin Auguste?

CALIGULA.

On en causera dans l'Olympe, et Jupiter en rira bien. Mais qu'il y prenne garde, le très-haut : j'ai aussi ma foudre et mon tonnerre.

CHÉRÉAS.

Je crois à cet amour, car ton front est encore tout pâle des rayons de ta divine amante. (à part, à Asinius.) C'est Praxinoé qu'il prend pour la lune; sans doute qu'avec elle il s'est cru dans les cieux....

CALIGULA.

Allons, revenons à la terre, puisque à présent c'est ma condition.

Mon règne est bien malheureux, Chéréas! Des jeux, des fêtes, toujours des fêtes dont le commencement n'a point de fin; des combats, quelques supplices, des misères de détail.... Mais aucune de ces grandes calamités qui marquent une époque, de ces fléaux qui promènent le drame sur toute la terre,

qui frappent les hommes au pied de l'autel et respectent le dieu sur le piédestal. Heureux Auguste! il vit un jour tout un amphitéâtre s'écrouler sur les spectateurs. Ce n'était que cris et confusion, harmonie de douleur qui n'a point encore frappé mon oreille. Plus heureux Tibère encore! tu peux t'associer la peste pour le bonheur de Rome, et du fond de Caprée tu assistes aux funérailles de l'empire.

ASINIUS (humblement).

Divin Auguste! n'es-tu donc plus le maître de la nature et des élémens?... Un souffle de ta bouche ne peut-il bouleverser la mer, ébranler les voûtes de l'Olympe?...

CALIGULA (avec un geste d'impatience).

Apporte-moi mon miroir, consul; faisons notre toilette d'empereur. (Asinius va prendre le miroir et le tient devant Caïus.) Le souvenir de ma nuit est empreint sur mon visage! quelle physionomie blanche et débonnaire! je ressemble à Chéréas....

CHÉRÉAS.

Tu me flattes, César... c'est m'élever bien haut...

CALIGULA.

Non! non! c'est moi qui descends. (Jeu muet devant le spéculum.) Dites-moi : suis-je aussi terrible que Tibère au sourcil hérissé?

ASINIUS.

Mieux que Tibère, divin Auguste : comme Jupiter tonnant.

CALIGULA.

Alors, mettons-nous à gouverner...

ASINIUS.

Oui, mais le délateur Fabius n'est pas encore arrivé ce matin... On ne peut donc apurer les comptes...

CALIGULA.

Mais il y a un reste d'hier... Asinius, fais ton devoir...

(Asinius présente le papyrus à Caïus, et fait un signe aux gardes prétoriennes : deux gardes sortent et ramènent un accusé.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LES ACCUSÉS.

CÉSAR (lisant sur le papyrus).

Tu es accusé du crime de lèse-majesté, commis envers Octave mon aïeul paternel, en adorant Antoine.

L'ACCUSÉ.

César, c'est vrai.

CÉSAR.

Nous sommes dans notre jour de clémence impériale : deux ans de rames ! Et d'un.....

(Les gardes emmènent l'accusé, d'autres gardes ramènent un autre accusé.)

CÉSAR.

Toi, c'est autre chose : tu as adoré Octave, par conséquent insulté mon aïeul maternel Antoine : même crime, même peine...

(L'accusé est emmené.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté les accusés.

ASINIUS (à part).

Quelle infatigable et expéditive justice ! Minos n'aurait pas mieux fait...

CÉSAR (pliant le papyrus qu'il rend à Asinius).

Assez ! assez !... Quant aux autres, à mort... nous les devons au cirque ; il n'a rien depuis deux jours.

ASINIUS (à part).

Je suis bien inquiet...

CHÉRÉAS.

De ta femme ?

ASINIUS.

Oh, non! de mon collègue le cheval.

CÉSAR.

Retournons aux dieux. Castor et Pollux ont un palais à part du mien : ils sont mes voisins. Édile, fais continuer mes galeries jusqu'à leur temple. Je veux que leur demeure serve de vestibule à ma maison : j'aurai des dieux pour portiers ! (L'édile s'incline et sort.) Chéréas, veille à ce que les animaux qui combattent ne mangent pas : nous assisterons ce soir à leur repas... Quant à ceux qui ne combattent point, la pitance ordinaire. Mais surtout fais-moi bien jeuner le lion destiné à cet esclave qui a voulu tuer son maître... Son nom...

CHÉRÉAS.

Androclès...

CÉSAR.

Ah ! j'oubliais le peuple. A propos, qu'on distribue au peuple le reste du blé d'Égypte ; le peuple m'aime tant qu'il digère, et il n'a pas encore reçu sa ration d'amour aujourd'hui. — Mais j'y pense, je ne puis assister aux jeux ce soir.

CHÉRÉAS (à part).

Que dit-il ? et la conspiration ! (haut.) Caïus, ou-

blies-tu que la belle Quintilia paraîtra ce soir sur le théâtre ?

CAÏUS.

C'est précisément pour elle que je ne vais pas au cirque : je dois la voir de plus près, ici même : elle passera la nuit au palais... je l'attends.

CHÉRÉAS (à part, à Asinius).

Le coup est encore manqué ! Comment avertir les conjurés ?...

ASINIUS (à part, à Chéréas).

J'ai bien une autre peur, ma foi !

CÉSAR (à Asinius).

Comment va donc mon cheval, ton collègue, consul Asinius ? J'aime mieux son nom que le tien : Incitatus.

ASINIUS.

Divin Auguste, il ne lui manque que la parole !

CÉSAR.

C'est ce qui lui donne la supériorité sur toi.

ASINIUS (à part).

Grands dieux ! s'il apprenait...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DÉLATEUR FABIUS.

CÉSAR.

Te voilà! tu es en retard ce matin. Quel air désappointé! Quelle nouvelle apportes-tu? ou plutôt tu n'en apportes pas.

LE DÉLATEUR.

Je le voudrais, César. Je maudis mes oreilles; je hais la lumière des cieux; j'ai vu, j'ai entendu...

ASINIUS (à part).

Je tremble...

CHÉRÉAS (à part).

Sait-il la conspiration? nous l'avons pourtant faite à découvert.

CÉSAR (à Fabius).

Parle donc, fais ton métier, pas d'exorde de rhéteur.

FABIUS.

D'abord, divin Auguste, Incitatus a toussé toute la nuit... son avoine dorée est restée intacte dans l'auge de marbre...

ASINIUS (à part).

Nous y voilà...

CÉSAR.

Par Drusille ma sœur! que le sénat tremble, qu'il aille au Capitole demander sa prompte guérison... Asinius, toi son collègue, son collègue jaloux, tu en es responsable sur ta tête. Mais j'y songe... Lucullus a-t-il dîné hier chez mon cheval?

CHÉRÉAS.

Divin Auguste, il y était avec moi.

CÉSAR.

Cette maladie est peut-être une vengeance de Lucullus!...

CHÉRÉAS.

Comment croire?...

FABIUS.

Peut-être... En tout cas, ce ne serait qu'un crime de plus. (à part.) Ma journée sera bonne, j'ai un bon crime de lèse-majesté.

CHÉRÉAS.

Il faut avoir une imagination de délateur pour trouver prise contre Lucullus... Sans doute quelque bonne conspiration...

CÉSAR.

Silence, tribuns! chacun son métier... Dis donc, Fabius, as-tu vu la comédienne Quintilia? elle doit être fière de commencer par où finit Praxi-

noé : sans passer par le consulat, elle prend rang d'impératrice tout d'un coup, avec Orestille, avec Pauline et Césonie, avec ma sœur Drusille!

FABIUS.

Divin Auguste, la comédienne Quintilia veut rester comédienne. Elle préfère le peuple romain à l'empereur, le cirque au palais.

CÉSAR.

Voilà un rival téméraire et bien heureux que ce peuple romain! Ah! s'il n'avait qu'une tête...

FABIUS.

Peut-être en est-il un encore plus dangereux?

CÉSAR.

Lequel donc?

FABIUS (à part).

Ma fortune est faite! (haut.) J'ai entendu rapprocher un homme d'un dieu... Elle a comparé Lucullus à César... Je n'ose...

CÉSAR.

T'expliqueras-tu?

FABIUS.

L'impie, la sacrilége, elle a prononcé des mots infâmes; elle a raillé ton front sublime... Faut-il dire tout?...

CÉSAR.

Parle!...

FABIUS.

Elle a fait une allusion criminelle à ta barbe majestueuse; et, niant ta divinité, te refusant même le nom d'homme, elle t'a appelé... bouc couronné!

CAÏUS.

Misérable! c'était un mot qu'il fallait faire entendre et ne pas prononcer.

FABIUS.

Je ne suis qu'un écho.

CÉSAR.

Eh bien! l'écho ne rendra plus de son! Au cirque pour demain.

FABIUS (d'une voix suppliante, entrainé par les gardes).

César, je te fais mon héritier.

CÉSAR.

Alors, au cirque pour aujourd'hui!

FABIUS.

Malédiction!

(Les gardes rient.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté FABIUS.

CÉSAR.

Quant à Quintilia, elle restera comédienne: je

lui destine à elle un rôle nouveau, un rôle qui demandera tout ce qu'elle a de pleurs dans les yeux, tout ce qu'elle a de soupirs dans la poitrine, tout ce qu'il y a de tragique dans tout son corps : je veux que chacun de ses membres soit un acte de ce drame à elle seule. Je veux qu'on entende crier le fer sur ses os. Croyez-moi, sa figure n'aura pas besoin de masque pour être terrible. Tu ne l'aurais jamais trouvée si naturelle dans ses rôles de tragédienne. Le peuple, cet amant jaloux et favorisé, en jouira de sa maîtresse : je lui abandonne ses membres. — Qu'on aille la saisir, et qu'on appelle Lucullus au prétoire.

CHÉREAS (à part).

Pauvre Lucullus! il aimait tant à vivre... Ne conspirez donc pas!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCULLUS.

CÉSAR (à Lucullus).

Tu connais Quintilia?

LUCULLUS (regardant Chéréas qui ne le regarde pas).

Oui, César. Qui ne la connaît pas, la première comédienne de Rome?

CÉSAR.

Tu l'aimes?....

LUCULLUS.

Oh! comme tant d'autres.

CÉSAR.

Tant pis que tu n'aies pas plus d'amitié pour elle. A toi, Chéréas, l'exécution comme tribun du prétoire et homme de cœur! (Chéréas fait un mouvement d'horreur qu'il comprime aussitôt.) Mais pourtant tu as été si faible à la dernière levée d'impôts dans les Gaules que je craindrais de te voir faillir: tu l'aideras, Lucullus... Maintenant j'ai dit. Moi et le peuple nous attendons le spectacle; dans une heure que tout soit prêt. (à Lucullus.) Elle te dira peut-être, à la question, par quelle secrète magie elle a su te charmer..... (Il sort.)

LUCULLUS (revenant de sa stupeur).

Il la condamne à la torture: il l'aime, Caligula....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté CALIGULA et sa suite.

CHÉRÉAS.

Elle lui a résisté, cette femme! C'est Fabius qui l'a dit, et Fabius en mourra. Et nous, nous demandons les faveurs qu'une comédienne refuse, nous

sollicitons, plus vils que des courtisanes, de honteux emplois: on s'agenouille pour être préfet du prétoire, on adore pour être consul! abomination! C'est une femme qui nous donne, à nous autres hommes, une leçon de courage. C'est Quintilia qui montre à Lucullus comment on résiste à César! lâches que nous sommes! Eh bien! tu ne voulais pas conspirer!

(Ils se regardent tous les trois en silence pendant un instant.)

LUCULLUS.

Nous voilà faits bourreaux! Chéréas le tribun, Lucullus le tribun, fils de consul, patriciens, tous deux devenus licteurs! Allons, ôtez-moi cette tunique blanche; vite, à nous le manteau rouge et la hache.

CHÉRÉAS.

Nous licteurs! ô dieux, à nous la hache! Oh! ce sera bien la plus belle fonction de l'empire, du jour que Caligula sera la victime, du jour que Rome nous le jettera tout vif, en disant : Vengez-moi.

LUCULLUS.

Je suis attéré.....

CHÉRÉAS.

Un crime de plus, encore un défi à nos poignards.

ASINIUS (frappant sur l'épaule de Lucullus).

Eh! jeune homme, tu me raillais hier: avoue que j'ai bien ma revanche aujourd'hui à mon tour, Lucullus; il faut dire aussi que Caïus ne m'a pas fait attendre ma vengeance. Et quelle vengeance, grand Jupiter! au moins ce n'était que ma femme, moi; mais ta maîtresse...

LUCULLUS.

Horreur!

ASINIUS.

Et ton cheval?...

CHÉRÉAS.

Voici Quintilia.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, QUINTILIA.

LUCULLUS.

Quintilia!... Où cacher mon trouble?...

CHÉRÉAS (la voyant venir toute couronnée de fleurs).

On a paré la victime!

QUINTILIA (sans voir d'abord Lucullus).

L'empereur me demande? Quels singuliers mes-

sagers d'amour depuis hier! D'abord, le délateur Fabius, puis deux gardes du prétoire. (Apercevant Lucullus.) Ah! Lucullus, c'est toi... ami, tu vois... on me mène à l'amour de César entre deux glaives : (Lucullus détourne les yeux sans répondre.) Mais pourquoi détournes-tu les yeux?.. ne crains rien, je saurai lui résister... il ne m'aura que morte..... Mais pourquoi ce trouble? (Elle se tourne vers Chéréas qui fuit son regard.) Et toi aussi, Chéréas, tu frémis!..Vous êtes comme les statues de la douleur... Expliquez-vous... ou est Caïus?... Mais parlez donc... (Scène muette.) Leur silence me tue... lui non plus, ce vieillard.... Mais voyez, ils ne me diront rien, les lâches!... Ils ont peur! (Les montrant du doigt.) Des hommes qui ont peur! Allons, mes amis, mon Lucullus, je ne crains pas César, je ne crains pas la mort..... Est-ce la mort?

ASINIUS (à part).

Si ce n'était que la mort, mais la torture!

LE PEUPLE, dans la rue, crie :

Les jeux, les jeux, Quintilia...

CHÉRÉAS (à part).

Voilà César qui s'ennuie d'attendre et qui nous envoie chercher.

QUINTILIA.

Entendez-vous le peuple qui s'impatiente et crie : Les jeux, Quintilia!

(Nouvelles rumeurs du peuple.)

Faites-moi donc vite parler à l'empereur... que je ne manque pas l'heure du théâtre... l'heure approche, et je joue aujourd'hui...

CHÉRÉAS.

Oui.

ASINIUS.

N'aie pas peur de manquer ton entrée... Tu t'y trouveras, je t'assure; tu auras le premier rôle, un rôle que tu ne connais point, hélas! que tu n'as point appris : César t'a condamnée à la question : le tribun Chéréas et le tribun Lucullus sont chargés de présider la torture...

QUINTILIA.

Lucullus... toi...

(A voix basse à Chéréas.)

Chéréas, n'aie pas peur, je sais souffrir... Mieux vaut pour toi et les tiens que tu présides à mon supplice qu'à celui de Lucullus, par exemple... Je sais souffrir... Ce secret de la conspiration qu'il m'a jeté comme un mot d'amour, ce secret est mort avant moi...

CHÉRÉAS.

Et nous! nous ne pouvons porter le coup plus vite et sauver cette pauvre femme.

QUINTILIA (ironiquement).

Qu'importe, ami, qu'importe mon supplice?

Tu aurais refusé, tu serais mort... et ton trépas n'eût point sauvé le mien. S'il faut du sang de femme pour qu'une conspiration vienne à bien, mon sang coulera : après tu seras Virginius.

CHÉRÉAS.

Oui, la vengeance!...

QUINTILIA.

La vengeance... ce plaisir des dieux! C'est plus que je ne veux, moi, Quintilia la comédienne. Allons, allons, Lucullus, parle donc aussi... A ton tour sois acteur, prends l'épée, on jouera ce soir le meurtre du tyran. Frappez, frappez Caligula, ouvrez-lui le ciel à deux battans; dans l'intérêt du monde, il n'est pas trop tôt d'en faire un dieu...

LE PEUPLE.

Quintilia! Quintilia!

QUINTILIA.

Les entends-tu, Lucullus? ils nous appellent...

LUCULLUS (sortant de sa stupeur).

Maintenant, je suis tribun du prétoire... Soldats, emmenez cette femme...

QUINTILIA (ironiquement).

Vous êtes prêts... Vous savez bien vos rôles...

Peuple, un peu de patience; il y a changement de spectacle : on va vous donner une nouvelle tragédie...

CHÉRÉAS.

Une tragédie qui commence par toi et finira par lui.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un vestibule du palais impérial, qui conduit au cirque. A droite de la scène est un corps-de-garde de prétoriens.

SCÈNE I.

(Des drapeaux, des armes, des amphores, des coupes. — PRETORIENS assis, couchés, buvant et jouant aux dés.)

UN SOLDAT (montant la garde).

C'est malheureux d'être de garde aujourd'hui pendant les fêtes publiques! Quand tout le monde s'amuse au spectacle, il faut traîner l'ennui au pas de long en large.

UN SECOND SOLDAT (assis).

Et l'on dit que le spectacle est très-bien composé; d'abord, les gladiateurs, ça ne compte pas : puis un intermède de bêtes féroces; on finira par les tortures d'une jeune et jolie comédienne aux yeux noirs, à la peau blanche.

LE PREMIER SOLDAT.

Funeste sort qui nous a désignés pour le poste de la journée! Je les entends rire, je les vois aller au cirque sans pouvoir aller rire comme eux. Tantale qui n'a du vin que jusqu'au menton est aussi malheureux que moi! Que ce soleil est chaud!

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Tiens, une rasade de Falerne.

LE PREMIER (buvant).

Merci! Je fonds comme la cire sous ce ciel ardent de l'Italie. C'est qu'il n'y a pas un nuage ici, pas de pluie, pas de neige, toujours le beau temps: les Champs-Élysées ne m'ennuieraient pas davantage; et puis je ne peux pas respirer de l'air ici: c'est du citron ou de l'orange ou du myrte, c'est une infection! Ah! vive notre Germanie où l'air ne sent rien, où les femmes sont blanches et ne ressemblent pas à des échappées d'enfer.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Eh bien! moi, j'aime l'Italie et le soleil et les yeux noirs; dites-en ce que vous voudrez: boire et manger, l'amour et les spectacles, voilà notre vie à nous, notre joyeuse vie: l'empereur nous aime

plus que ses maîtresses, et je ne retournerais pas dans mon pays, même pour y épouser la fille du roi des Teutons.

LE PREMIER SOLDAT.

Mais je vois la gentille Gorgo...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GORGO avec du vin et des fruits.

LE PREMIER SOLDAT (à Gorgo).

On ne passe pas....

GORGO (à l'oreille du soldat).

Χερεασ ευνουχοσ.

LE PREMIER SOLDAT.

Passe.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Tiens, nos cruches sont vides; tu viens à propos: et puis voilà que le mal du pays les prend; allons, brune Romaine, fais-leur oublier, toi, les prunelles bleues des prêtresses d'Irminsul; et pour nous égayer, chante-nous quelque ode bien vive et bien dansante.

LE PREMIER SOLDAT.

Oui! une chanson d'Horace, le bon vivant.

GORGO.

Bah ! c'est trop vieux.

LE PREMIER SOLDAT.

Alors une autre....

GORGO.

Une toute nouvelle.... écoutez.

LE PREMIER SOLDAT.

Écoutez...

(Les soldats font cercle autour de Gorgo et attendent en silence.)

GORGO.

Sur l'enfant de Caïus et de sa sœur.

LE PREMIER SOLDAT.

Oh ! je la connais, je vais vous la chanter.

Quand Drusille mourut en couche,
A l'enfant on ferma la bouche,
(Le soldat fait un geste expressif.)
Et puis le nez, et puis les yeux...
Et l'on nous dit que cette fille
De l'empereur et de Drusille
Est en nourrice chez les dieux.
(Rire des prétoriens.)

Ainsi l'enfant tient la mamelle
De notre grand'-mère Cybèle;
Chaque déesse l'instruira :
Minerve à faire de la toile,
Junon à se parer du voile,
Vénus à...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN CENTURION, entrant brusquement.

LE CENTURION.

Par les livres sibillyns, il s'agit bien de chanter... De quoi vous occupez-vous à cette heure? Arrière, musicien de l'enfer, va-t'en chanter aux mystères d'Isis ou dans la maison de Proserpine! Prétoriens, vous ne savez donc pas? On conspire à Rome.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Nous le savons bien. (à Gorgo.) Chante, ou verse à boire.

LE CENTURION.

Eh bien! vous ne vous remuez pas?

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Pourquoi? après celui-là un autre. On conspire contre César et non contre nous.

LE CENTURION.

Mais notre existence est attachée à l'empereur.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Tu veux dire à l'empire: Caïus ou un autre, n'importe, pourvu qu'il y en ait un.

LE CENTURION.

Mais votre Caligula, le sang de Germanicus,

votre élève, né au milieu de vous, votre camarade, qui porte des brodequins comme vous, qui vous accable de priviléges et vous laisse si libres, vous étrangers dans Rome, que vous mariez chaque jour à la mode de Romulus.

Mais le serment de fidélité !...

LE DEUXIÈME SOLDAT (riant).

Le serment.... Ah ! la bonne plaisanterie... Centurion, quel âge as-tu ?

LE CENTURION.

J'ai trente ans de service...

LE DEUXIÈME SOLDAT (comptant par ses doigts).

Eh bien ! tu as fait un serment à César, à Pompée, à Antoine, à Auguste, à Séjean, à Tibère et à Caligula, n'est-ce pas?

LE PREMIER SOLDAT.

D'ailleurs Caïus nous fait monter la garde les jours de fête.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Et puis Caïus nous doit trois jours de solde : à continuer comme il va, avec les fêtes et les spectacles qu'il donne au peuple, il nous ferait faillite; laissons-le tuer : nous gagnons aux changemens.

LE CENTURION.

Nous laisserons donc les conjurés agir en paix ?

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Mais ils travaillent pour nous. Ils nous apprêtent un droit d'avénement... quatre jours de paie par jour, pendant un mois !

LE CENTURION (aux Prétoriens).

Si vous voyez tous la chose ainsi, ne nous dérangeons pas : mais certain bruit saugrenu de république, certains projets malheureux de liberté ont circulé vaguement par la ville : on disait qu'un de nos tribuns voulait abattre notre trône militaire.

TOUS LES SOLDATS.

A bas la république ! à bas la république ! vive l'empereur.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Il me faut un empereur ! j'aime trop l'Italie.

LE CENTURION.

N'ayez pas peur pour vos priviléges : n'ayez pas peur que les toges des bavards commandent aux hommes qui portent la cuirasse : nous empêcherons bien qu'ils rétablissent leur vieux sénat.

LE PREMIER SOLDAT.

Non ! non ! point de république : ils babilleraient du matin au soir, et nous deviendrions simples légions romaines avec point d'argent dans nos bourses, point de chaussures aux pieds : on nous

enverrait à notre tour en garnison à Minturnes, à Carthage, en Mésopotamie ou ailleurs... Non! non! nous sommes les gardes du prétoire; nous défendrons nos droits : qu'ils tuent les empereurs tant qu'ils voudront, nous nous chargeons de les remplacer.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Il pousse toujours quelque bourgeon autour de l'arbre. Oh! j'en connais un, pour ma part, un empereur, oh! la meilleure pâte d'empereur; il est imbécile des pieds à la tête; ce sera la crême des empereurs. Figurez-vous qu'il est gros, gras et bête; qu'il mange plus que tu ne bois; qu'il reste à table plus qu'un prétorien à sa faction : quand vous connaîtrez mon Claude, vous ne regretterez pas Caligula.

LE PREMIER SOLDAT.

J'aurai soin de stipuler au contrat qu'on ne montera plus la garde les jours de fête.

LE CENTURION.

Les conjurés doivent se réunir bientôt ici : nous leur laissons donc la place libre; rentrons...

(Les prétoriens rentrent tous au corps de garde : il ne reste sur la scène que la sentinelle, à la porte même du corps-de-garde.)

SCÈNE VI.

LE PREMIER SOLDAT, CHERÉAS, ASINIUS, et autres conspirateurs.

LE PREMIER SOLDAT.

Oh! oh! déjà nos conspirateurs! Il y a de bonnes têtes parmi eux.

(Les conspirateurs se groupent.)

CHÉRÉAS (s'avançant vers la sentinelle).

Retire-toi.

(Le prétorien de garde rentre.)

CHÉRÉAS (aux conjurés).

Sommes-nous tous réunis? Claude seul est absent; il eût été de trop. Vos épées se détachent-elles du fourreau? sont-elles bien aiguisées?

UN DES CONJURÉS (frappant une colonne).

Tiens, la mienne entame cette pierre.

CHÉRÉAS (souriant).

Le cœur de Caïus n'est pas plus dur!

Amis, voici le mot d'ordre; ce n'est pas Caligula qui le donne; il n'est humiliant celui-là ni à entendre ni à dire, il va bien dans la bouche d'un homme, et l'on ne rougit pas à le prononcer. Après le premier coup porté, je crierai : Redouble, et alors... vous redoublerez.

LES CONJURÉS (à voix basse).

Redouble, redouble.

CHÉRÉAS.

Je réclame l'honneur de porter le premier coup. Toi, Vinicien, tu seras à ma droite; toi, Asprénas, toi, Cimber, vous passerez de l'autre côté du mur, de manière à mettre César entre nous. Vous tous, amis, vous suivrez, rangés derrière moi, l'œil ouvert, l'oreille ouverte, prêts à frapper à ce cri libérateur : Redouble.

Romains, vous vous êtes offerts pour délivrer Rome du tyran. Faites plus, délivrez-vous de la tyrannie. Plus d'empereur; comptez depuis Auguste jusqu'à Caïus, sur trois maîtres nous avons eu Tibère et Caligula!

L'empereur ne nous réussit pas! à nous la vieille et sainte république!

LE SOLDAT RENTRÉ (entr'ouvrant la porte du corps-de-garde, et passant la tête).

On vous en donnera, comptez là-dessus.

(Ces mots prononcés, le soldat se retire.)

UN DES CONJURÉS.

Il ne sortira donc pas du spectacle! il y laisserait sa vie au spectacle; il y perdrait le boire et le manger.

ASINIUS.

Il oublie tout avec ma femme !

CHÉRÉAS (écoutant).

Silence !...

(On entend une espèce d'hymne chanté en chœur qui finit par : *Vive l'empereur.*)

Rien, rien, ce sont les prétoriens là-dedans qui boivent à sa santé.

ASINIUS.

Mais il n'a donc pas faim cet empereur ?

CHÉRÉAS (avec ironie).

Il mange du gladiateur là-bas.

ASINIUS.

Si le complot était découvert. (A part avec humeur.) Nous conspirions les portes ouvertes, hier; quelqu'un nous aura entendus; voilà pourquoi sans doute Caïus ne sent pas son estomac aujourd'hui. (Levant les mains au ciel.) Praxinoé, Praxinoé, ma douce âme, ma reine, tu me protégeras !

CHÉRÉAS (impatient, hors de lui).

Hé bien! il faut prévenir la colère impériale, hâter le coup, tuer Caïus dans sa loge.

ASINIUS.

Attendez encore; je vais jusqu'au cirque voir s'il se dispose à le quitter.

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté ASINIUS.

CHÉRÉAS (s'adressant à Asinius qui sort).

Va, et hâte-toi.

UN DES CONJURÉS.

S'il reste cette fois comme aux fêtes de Drusille, nous ne le tuerons qu'après demain; car je me rappelle qu'il a passé deux jours entiers au théâtre.

CHÉRÉAS.

Je n'y tiens plus... différer une heure serait déjà trop; avec des hommes comme nous, attendre, c'est craindre. Allons! allons à Caïus en plein théâtre, en face du peuple. Il applaudira, ce peuple esclave; c'est un dernier appel que nous ferons au souvenir des Romains; mais non... ils ont tout oublié... Tant mieux... Ils accepteront leur vieille liberté par amour du nouveau.

Partons!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ASINIUS.

ASINIUS (vivement).

Le voilà... Il quitte les jeux... La foule encombre son passage et les faisceaux ont de la besogne... Jamais il ne fut plus aimé... Il marche lentement avec ma femme à sa droite.

CHÉRÉAS.

Sois tranquille, Asinius, nous ne frapperons pas à côté.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LUCULLUS.

LUCULLUS (brusquement, les habits en désordre).

Vous encore ici! Rien n'est donc fait, et je puis être des vôtres! Je vous cherchais!

CHÉRÉAS.

Quel est cet homme? on n'entre pas ainsi vêtu au palais.

LUCULLUS.

Tu ne me reconnais pas, Chéréas? moi aussi je veux frapper Caligula.

CHÉRÉAS.

Toi ? comment t'appelles-tu ?

LUCULLUS.

Lucullus.

CHÉRÉAS.

Va-t'en dîner.

LUCULLUS.

Oui, je m'appelle Lucullus et je vous vaux bien tous, qui vous croyez le droit de me mépriser ! Je ne dirai pas comme vous la patrie, la république, la liberté ! La patrie c'est mon palais ; la république, mes richesses, mes esclaves ; la liberté, mon repos et mes plaisirs. Je puis tout perdre avec Caïus, et je veux tout garder. Il m'a mis en goût de cruauté par la mort de ma maîtresse, femme que j'aimais peu, mais qui m'a fait pitié ; je veux en finir !....

CHÉRÉAS.

Le voilà donc passionné ? Honte à vous, Romains. Ce n'était pas assez de vous avoir décimés, taxés d'hommes et d'argent. Ce n'était pas assez qu'il eût condamné vos sénateurs à combattre dans l'arène, vos chevaux à être consuls. Ce n'était rien qu'il vous eût forcés à brûler l'encens au pied des autels qu'il s'élève. Il a fallu encore les cris d'une comédienne torturée pour vous remuer ! Malheur à

vous! car vous n'avez pas la volonté d'être libres....

(Bruit de fanfares.)

LE PEUPLE (dans la coulisse).

César! vive César!

ASINIUS.

Voilà le ventre du peuple qui crie!

CHÉRÉAS.

Il vient! une dernière politesse. Allons au devant de lui!

(Les conjurés s'élancent hors du théâtre. — Au consul Asinius qui veut les suivre :)

Consul, ta place est ici; aie l'œil sur les prétoriens.

ASINIUS.

Merci.

SCÈNE VIII.

ASINIUS, seul d'abord.

Qui aurait jamais pensé que j'en serais venu là..... Je frissonne de tous mes membres..... C'est avoir trop de courage..... O ciel!... les prétoriens!

SCÈNE IX.

ASINIUS, LE CENTURION.

LE CENTURION.

Toi ici! consul, toi la cuirasse de l'empereur? on va donc frapper!...

ASINIUS.

Comment, frapper!...

(En ce moment un grand tumulte se fait entendre.)

LE CENTURION.

N'entends-tu pas? on travaille là-bas.

UNE VOIX (dans la coulisse).

Redouble! redouble!

CAÏUS (succombant).

Je ne suis pas mort.

LES CONJURÉS (dans la coulisse).

L'empereur est mort, vive la république!

LE CENTURION (aux prétoriens).

L'empereur est mort! vive l'empereur! Allons chercher Claude...

(Les prétoriens sortent et les conjurés entrent.)

ASINIUS (haletant et d'un air de triomphe).

L'empereur est mort, je reprends ma femme.

(Il reprend sa femme qui rentre les cheveux épars avec les conjurés.)

SCÈNE X.

ASINIUS, LES CONJURÉS, PRAXINOÉ, SÉNATEURS, CHEVALIERS, PEUPLE.

ASINIUS (s'avançant fièrement au milieu de la foule).

Nous avons sauvé la patrie! allons au Capitole rendre grâces aux dieux immortels! Peuple, nous rétablissons ton sénat, ton tribunat, tes élections sur la place publique..... Permis à Rome maintenant de reconnaître le courage de ceux qui sacrifient tout pour elle! Dites-moi : Reste consul et je resterai consul...

(Il veut continuer... un des conjurés l'interrompt... Chéréas, les bras croisés, reste en silence sur le devant de la scène.)

UN DES CONJURÉS (se faisant jour au milieu des autres).

Il vous faut deux consuls; j'ai aussi sauvé la patrie, et je m'adjoins à ce grand homme (en montrant Asinius) pour vous offrir de plus longs services.

LE PEUPLE.

Vive Asinius! vivent les consuls!

UN AUTRE CONJURÉ, SÉNATEUR.

Moi aussi j'ai sauvé la patrie! Peuple, écoutez un vieux sénateur. Il n'y a de félicité stable pour vous qu'en rétablissant les priviléges du sénat.

LE PEUPLE.

Oui, vive le sénat!

UN CHEVALIER.

Et moi aussi j'ai sauvé la patrie! Écoutez, écoutez. Il n'y a de bonheur pour le peuple qu'en relevant l'ordre des chevaliers.

LE PEUPLE (applaudissant).

Vivent! vivent les chevaliers!

LUCULLUS.

Pour moi, peuple, je ne demande rien; demain mes jardins vous seront ouverts. Je me fais votre hôte; un festin somptueux vous sera préparé et des fêtes vous attendent chez Lucullus.

LE PEUPLE.

Vive! vive Lucullus!

LUCULLUS (s'approchant de Chéréas).

Allons, parle, Chéréas; cela ne me regarde plus.

CHÉRÉAS (sortant de sa stupeur).

A mon tour, maintenant, Asinius, Vinicius, vous

me faisiez plus volontiers place pour arriver à César. Vous n'oubliez rien en parlant au peuple que le peuple.... Ici, nous sommes tous peuple; il n'y a ni sénateurs, ni chevaliers, ni consuls ici.... C'est au champ de Mars que la voix du maître les nommera.... Ce maître, c'est le peuple.....

LE PEUPLE.

Vive le peuple!

CHÉRÉAS.

Je n'ai plus besoin de poignard.....

(Il jette son poignard. — Un grand bruit se fait entendre.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDE, LE CENTURION, LES PRÉTORIENS.

LES PRÉTORIENS.

Vive Claude! vive Claude! (Mouvement parmi les conjurés.)

(Les prétoriens traînent Claude tout tremblant, la robe toute souillée et se débattant au milieu d'eux.)

CLAUDE.

Laissez-moi donc tranquille.

LE CENTURION (aux conjurés).

Vous avez assez fait, assez dit; à notre tour.

LE PEUPLE.

Écoutons, écoutons.

(Les prétoriens lâchent Claude, qui veut se sauver. Les prétoriens le reprennent.)

LE CENTURION (à Claude).

Entre nous et toi, il s'agit d'un grand marché qu'il faut faire librement. — Vous tous, respect à l'empereur. Soyez témoins. — Voici nos conditions.

LE PEUPLE.

Écoutons, écoutons.

CLAUDE.

De grâce ! lâchez-moi : je suis mort !

LE CENTURION.

Divin Auguste, il nous faut cent millions de sesterces, comme droit d'avénement. Le peuple sera caution; il ne laissera pas manquer l'oncle de son Germanicus.

UN SOLDAT.

C'est bien le moins.

LE CENTURION.

Accordé. Le droit d'élection pour nos chefs. Accordé. — Ne plus camper hors des murs de Rome.

Accordé. — Avoir le pas sur la toge. Accordé. — Encore une misère ; de plus, la paie double.

(Aux prétoriens) :

C'est tout?

UN SOLDAT (s'avançant).

Un instant, un instant! on ne montera plus de garde les jours de fête. C'est bon à stipuler.

LE CENTURION (plaçant la couronne sanglante de Caïus sur la tête de Claude.)

Nous te faisons empereur.... N'oublie pas à quelles conditions, car ta couronne a du sang.

(Alors Chéréas se baisse et ramasse son poignard.)

(Aux conjurés.)

Quant à vous, parleurs, qui n'êtes pas de la famille d'Auguste, s'il vous prend jamais fantaisie de l'empire, vous le paierez plus cher.

(Les conjurés se tournent vers l'empereur et le saluent.)

CLAUDE (rassuré.)

Romains, les dieux m'ont donné l'empire! allons les remercier. Vos fêtes n'ont été qu'interrompues; nous allons les reprendre plus riches et plus belles. Nous continuerons de Caïus ce qu'il avait de bon pour vous. Le luxe de ses largesses s'effacera devant les libéralités de votre nouvel empereur.

LE PEUPLE.

Vive Claude ! vive l'empereur!

CHÉRÉAS.

Tuer Caligula pour avoir Claude, c'était bien la peine!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

PQ 2383 P95R4

Pyat, Félix
Une révolution d'autrefois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY